

Moi, moi seul étais sous leurs rayons ; il n'y avait pas à en douter, moi seul leur servais de point de mire.

C'est là, pensais-je, y aller de franc jeu ; pourquoi donc me gêner ? je fixai à mon tour sans ménagement, sans discréction, sur cet irréprochable visage des regards curieux, persistants, absorbants comme l'objectif d'un photographe.

Nos prunelles se placèrent exactement au même foyer, les rayons qui s'en échappaient se croisèrent : j'épronvai comme un choc électrique. Mais dans cette lutte silencieuse, mon adversaire eut l'avantage ; je fus donc obligé de baisser les yeux, je me sentis mal à l'aise et je me levai, incapable de supporter plus longtemps ce supplice humiliant. Je partis sans me retourner.

J'allai à l'aventure dans les rues avoisinant la promenade, cherchant à oublier l'impression de ce regard perçant et langoureux à la fois, qui m'attristait sans que je m'eus rendu compte.

J'y réussis un moment ; au retour de ma promenade j'étais plus calme ; je ne voulais même plus croire à ce pouvoir magnétique, et pour faire une bravade, je retournai à la terrasse. La jolie blonde n'y était plus.

Je revins plusieurs fois, les jours suivants à la place où je l'avais vue, et comme elle n'y reparaissait pas, je ris de bon cœur de l'espèce de frayeur qu'elle m'avait inspirée.

Le jeudi qui suivit, je n'y pensais déjà plus, et flânant sur la terrasse fréquentée ce jour-là plus que le reste de la semaine, je regardais tantôt le sable à mes pieds, tantôt sur la rivière, tantôt dans le lointain la sérénité de l'horizon, quand tout à coup je me sentis attiré comme malgré moi vers la balustrade, et changeant à angle droit la direction de ma marche, je m'avancai vers la belle blanche qui, assise entre une femme de chambre et un homme encore jeune, son mari sans doute, me regardait plus que jamais, toujours doucement souriante, toujours fixement immobile.

J'eus une folle envie de lui parler ; mais que lui dire ? Je m'approchai encore, et bien que je n'entendisse pas ce qu'elle disait, je remarquai qu'elle parlait d'une voix un peu lente et traînante.

J'essayai encore d'analyser et d'interroger ces yeux de sphinx.

"Qu'est-ce cela, me dis-je ? Suis-je donc vraiment si irrésistible qu'une femme qui, après tout, me paraît distinguée et d'excellentes manières, oublie ainsi, à première vue, toutes les convenances, pour me témoigner une sympathie si manifeste ! Serais-je un Don Juan sans le savoir ? Si j'en ai les agréments extérieurs, je n'en ai guère le génie, car je ne sais comment mener à bonne fin cette charmante aventure."

Je ne mettrais plus en doute qu'elle ne dût avant un quart-d'heure de fascination prolongée tomber vaincue dans l'abîme de mon regard pernicieux, quand j'entendis une double exclamation et je me vis appréhendé par un gant de la plus belle nuance, patte d'oie.

C'était mon ami Faro, flanqué du petit....., deux inséparables bien connus de Québec, deux bien gentils garçons, mais de vrais scies ; impossible de s'en débarrasser, et bavards !.....

Le moyen de rester où j'étais, avec de tels indiscrets ! en moins de rien ils auraient découvert ma jolie voisine, ses beaux yeux étranges, mon secret, mon amour, oui, mon amour. Je tremblais, je balbutiais, je souriais d'autant plus gracie qu'il m'était possible. Je me levai, les entraînant au plus vite, et je les écoutai deux heures durant. J'abondai dans leur sens, les promenant ainsi, oh ! bien longtemps. Puis-je sortir ces heures dolentes m'être complées en

l'autre monde ! Je finis par m'en débarrasser ; je revins à la terrasse, plus personne !

Que vous dirai-je ? Je guettais ainsi une inconscience bien des jours, et je la vis, tantôt avec son mari, tantôt avec sa bonne. Et toujours, arrivant après elle sur la terrasse, je la trouvais m'attendant et fixant sur moi ou mieux sur la place où elle savait que j'allais venir, ses grands yeux sans fond.

Je ne comprends pas encore à l'heure qu'il est pourquoi, en ce moment, je ne foulai pas une bonne fois aux pieds et les convenances et mon incroyable timidité ; pourquoi je n'adressai pas à celle que j'aimais si follement une phrase que je ciselais dans ce but et que m'eut enviée le plus second et le plus spirituel de nos romanciers. Je manquai de courage ; et de dépit je m'en allai.

Je ne vivais plus que pendant les rares instants que je passais sur la terrasse, abîmé dans la contemplation de mon idole. Je dis courts instants parce que, de peur de la compromettre, je savais m'arracher à cette passion anéantissante.....

J'y étais plongé un jour si profondément, que je ne vis pas à temps les deux aimables jeunes gens dont j'ai déjà parlé. Ils ne devinèrent pas tout mon secret, mais suivant la direction de mes regards, ils osèrent, ô profanation, plaisanter sur une belle blonde avec leur finesse accoutumée.

"Eh ! Eh ! Est-ce qu'on se fait les yeux doux !"

— L'amour est aveugle, dit-on.

— Es-tu au moins regardé d'un bon œil ?

Je souffrais profondément de ces plaisanteries dont je ne comprenais ni le sel, ni le sens.

Mon supplice finit ; après leur départ, je repris jusqu'au soir ma rêverie silencieuse, mon anéantissement ridicule.

Ce riant fantôme de mes rêves allait disparaître ; je voulus la voir encore, la voir de plus près ; mon excuse est dans la faiblesse de mes yeux. Feignant d'être entraîné par le flot de la foule des promeneurs, je saisissai le joint et me trouvai tout près d'Elle, si près, que je sentais le frôlement de sa robe de soie.

C'est alors, ô surprise, ô extase ! ô trouble inexprimable ! C'est alors, vous le dirai je ? Que je la vis, de l'air le plus naturel et le plus tranquille, prendre mon bras et s'y suspendre et s'y appuyer doucement.

"J'ai cru que vous ne viendriez jamais, dit-elle."

Je restai confondu, n'osant faire un mouvement, ni dire une parole. J'avais un pressentiment ; je prévoyais une méprise ; cette petite étourdie de femme de chambre était toujours dans les espaces ; elle avait bien autre chose à faire que de s'occuper de sa jeune maîtresse.

Une situation si étrange ne pouvait se prolonger ; le dénouement était imminent ; il avançait à grands pas sous la figure d'un homme, à la physionomie ouverte et sympathique qui se trouva précisément devant moi après le défilé des aristocrates et des amoureux.

Le nouveau venu m'adressa un bon regard, et un triste sourire. Par un geste expressif, il me supplia de garder le silence. La belle chose que la pantomime ! Je n'en perdis pas un mot !

"Elle est aveugle, me disait-il avec pitié, mais elle ne veut pas qu'on s'en aperçoive, pardonnez-lui cette méprise..... Excusez-la d'avoir pris votre bras : elle croyait que c'était moi ; ne dites rien ! Si vous voulez nous allons faire tout doucement une habile substitution, je vais passer près de vous. Maintenant, voulez-vous retirer votre bras avec la plus grande précaution ? Je vais vous délivrer de cette contrainte et prendre votre place."

Ce qui fut dit fut fait. La pauvre aveugle ne s'était aperçue de rien.

Le mari, en s'excusant à haute voix de s'être fait entendre, me remerciait d'un regard astable et d'une cordiale poignée de mains ; et dans mon regard, il aurait pu lire la pitié, le respect, la honte et le remords.

Resté seul avec moi-même, seul au milieu de cette foule élégante, je me souvins des mots à double entente de mes perfides amis qui, évidemment, en avaient plus que moi sur le doux regard de cette infortunée, et je me promis bien de ne raconter à personne ma mésaventure pour ne pas exercer la raillerie des mauvais plaisants.

M. T.

LE POMMIER DE MISÈRE.

LÉGENDE.

I

Au temps jadis, il y avait au village de V*** une bonne femme nommée Misère qui allait quémander de porte en porte, et qui était si vieille, si vieille, qu'on eût dit qu'elle était née le même jour que le péché originel. En ce temps-là, le village de V*** ne valait guère mieux qu'un haumeau : il croupissait au bord d'un marécage, et on n'y voyait que mauvaises herbes et jones. Misère habitait à l'écart une pauvre vieille maison décrispée et noircie, où elle n'avait pour toute société qu'un chien qui s'appelait Faro, et pour tout bien qu'un bâton et un vieux panier qu'elle rapportait souvent à peu près vide de sa tournée dans les fermes voisines.

La vérité est de dire cependant qu'elle possédait encore dans son petit enclos, derrière sa hutte, un arbre, un seul, mais cet arbre était un pommier si beau qu'on ne vit jamais si bel arbre depuis le fameux pommier du paradis terrestre. Le seul plaisir que Misère goûtait en ce monde était de manger des fruits de son jardin, c'est-à-dire de son pommier ; malheureusement, les gamins du village venaient souvent marauder dans son clos. Tous les jours, que Dieu fait, Misère allait quêter avec Faro ; mais à l'automne, Faro restait à la maison pour garder les pommes, et c'était un crève-cœur pour tous les deux, car la pauvre femme et le pauvre chien s'aimaient de grande amitié.

II

Or, il vint un hiver où, deux mois durant, il gela à pierre fendre, et où il tomba tant de neige que les moineaux moururent de faim et que les loups quittèrent les bois et entrèrent dans les maisons. Ce fut une terrible désolation dans le pays, et Misère et Faro en souffrirent plus que les autres.

Un soir que la neige tombait et que le vent hurlait, les malheureux se réchauffaient l'un contre l'autre près du feu éteint, quand on frappa à la porte.

Chaque fois que quelqu'un s'approchait de la chaumiére, Faro aboyait avec colère, croyant que c'était les gamins du village. Ce soir-là, il se mit à japper doucement et à remuer la queue en signe de joie.

"Pour l'amour de Dieu ! fit une voix plaintive, ouvrez à un pauvre homme qui meurt de froid et de faim."

— Entrez ! cria Misère. Il ne sera pas dit que, par un temps pareil, j'aurai laissé dehors une créature du bon Dieu.

L'étranger entra : il paraissait encore plus vieux et plus misérable que Misère, et n'avait